

« DE TRANSLATIONE »

Il n'y a, certes, de bonne traduction que fidèle, mais il en est des traductions comme des femmes : la fidélité, sans autres vertus, ne suffit pas à les rendre supportables.

Marguerite Yourcenar, *La Couronne et la Lyre*

La pratique de la traduction a constitué, de tout temps, l'un des vecteurs privilégiés de l'apprentissage des langues étrangères, de la diffusion de la culture et de l'accès au savoir. Bien loin d'être cet exercice ingrat redouté des potaches, elle présente l'immense vertu de favoriser le refus du repli sur soi et de l'enfermement dans sa propre langue, de susciter enfin une forme d'ouverture au monde passé ou présent. Ainsi Homère et Démosthène, Cicéron, Virgile et Tacite, Goethe et Brecht, Shakespeare et Dickens, tant d'autres encore, nous font naître à un autre univers, à un autre mode de pensée ou d'appréhension d'autrui lorsque nous traduisons leurs œuvres. L'antiquité romaine ne pensait pas autrement. Ceux que des générations d'élèves ont consciencieusement traduits sans relâche, ont souvent été eux-mêmes de grands traducteurs parfaitement conscients de l'intérêt et de l'utilité de l'exercice.

En voulons-nous une preuve ? Quintilien qui restera longtemps l'un des grands inspirateurs de la pédagogie occidentale, écrit dans l'*Institution Oratoire*, au milieu du premier siècle de notre ère : *Vertere Graeca in Latinum ueteres nostri oratores optimum iudicabant*⁽¹⁾. (« Traduire des textes grecs en latin, c'est là un exercice que nos anciens orateurs jugeaient excellent. »)

Quelques années plus tard, Pline le Jeune, qui fut son élève, déclare à son tour, dans une lettre à son ami Fuscus qui lui demande comment occuper utilement ses loisirs : *Vtile in primis, et multi praecipuiunt, uel ex Graeco in Latinum, uel ex Latino uertere in Graecum*⁽²⁾. (« Une occu-

(1) Quintilien : *Institution Oratoire*, X, 5, 2.

(2) Pline le Jeune : *Lettres*, VII, 9.

pation utile avant tout, — et beaucoup la recommandent — est la traduction soit du grec en latin, soit du latin en grec. »)

Ces prescriptions ne sont en réalité pas nouvelles, quand elles sont ainsi édictées par nos deux auteurs. La pratique et la lecture de la traduction s'inscrivent sans doute dans le contexte global des relations culturelles extrêmement étroites établies entre Rome et le monde hellénique (celui de la Grande Grèce, comme celui de la Macédoine, de l'Attique ou du Péloponnèse), à la suite des relations politiques qui finiront par faire des cités de l'Italie du Sud et de la Sicile, ainsi que de la Grèce proprement dite des parties intégrantes de l'Empire Romain. Il est permis néanmoins de distinguer dans cette pratique de la traduction, qui pourrait, après tout, n'être dictée que par un simple mouvement de curiosité vis-à-vis de l'autre, ou par un souci pédagogique, une autre forme d'objectif plus systématique qui vient donner à l'exercice une dimension qui garde sans doute encore aujourd'hui toute sa validité.

Très tôt (III^e siècle avant J.-C.), dans le monde antique, s'instaure, après des contacts noués par Étrusques interposés, un dialogue — quasi exclusif — entre langue grecque et langue latine. *Vtraque lingua* : « les deux langues », dit-on couramment, comme s'il n'en était que deux dans tout le bassin méditerranéen. Nul besoin de les identifier plus avant. Lorsque Horace célèbre son protecteur Mécène, il lui suffit d'écrire : *Docte sermones utriusque linguae*⁽¹⁾. (« Toi qui connais les écrits de l'une et l'autre langue. ») pour souligner que celui-ci manie aussi bien le grec que le latin. De même, Pline, évoquant en termes élogieux l'un de ses contemporains, Terentius Iunior, dit de lui : *Vtraque lingua ualeat*⁽²⁾. (« Il maîtrise parfaitement les deux langues. »)

Ce dialogue inter-linguistique est fécond. Certes, il est banal de souligner tout ce que la littérature latine (théâtre, épopée, poésie lyrique, art oratoire en particulier) doit à sa devancière grecque dont elle s'imprègne, qu'elle imite et avec laquelle elle s'efforce de rivaliser (Térence et Ménandre, Virgile et Homère, Horace et Alcée etc.). L'un des objectifs avoués de Cicéron, tels qu'il les définit au début des *Tusculanes*, n'est-il pas d'exposer en latin ce qui, jusqu'alors, semblait ne pouvoir l'être qu'en grec, c'est-à-dire la philosophie ?

(1) Horace : *Odes*, III, 8, 5.

(2) Pline le Jeune : *Lettres*, VII, 25.

Il n'est dès lors sans doute pas abusif de considérer que ce dialogue entre les deux langues a été le ferment de la lente constitution de la littérature latine et, plus encore, que l'émergence d'une littérature en langue latine trouve son origine première dans la traduction d'œuvres grecques, probablement à des fins scolaires. Au III^{ème} siècle av. J.-C., l'un des premiers auteurs latins, Livius Andronicus, par ailleurs grec de Tarente et prisonnier de guerre à Rome, doit sa notoriété au fait qu'il introduit le théâtre à Rome. Mais il est sûrement plus éclairant de souligner que, devenu maître d'école, il se fait le traducteur de l'*Odyssée* en vers saturniens et que c'est ainsi que la traduction en vers latins d'une œuvre majeure de la littérature grecque marqua les débuts de la littérature latine. Son exemple fut suivi et bien des écrivains romains s'adonnèrent à sa suite à la traduction des grands textes grecs. Cicéron, nous rapporte Quintilien, traduisit et publia des œuvres de Platon et de Xénophon.

Quoi qu'il en soit, le dialogue ainsi instauré est tel qu'à l'école, comme dans les milieux cultivés, le bilinguisme est de règle à Rome dès la fin du II^{ème} siècle avant J.-C. et pour une longue période. Quintilien recommande d'apprendre le grec avant même d'apprendre le latin. Le grec n'est pas seulement langue de culture, il se substitue volontiers au latin chez certains, parfois même dans la vie courante. Faut-il rappeler ici que la première Histoire de Rome écrite par un Romain, Fabius Pictor, à la fin du III^{ème} siècle avant J.-C., le fut en grec, ou que, beaucoup plus tard, selon la tradition dont Suétone se fait l'écho, c'est en grec que César s'adressa à Brutus avant de tomber sous les coups de ses meurtriers : καὶ σὸν τέκνον ; (« toi aussi, mon enfant ? ») ? Il est sans doute plus significatif encore de constater que Cicéron, non content de faire référence en permanence, dans ses traités rhétoriques et philosophiques, à la littérature grecque, émaille sa correspondance à ses amis ou à sa famille de termes grecs jugés irremplaçables ou plus expressifs que leurs équivalents latins, sans prendre la peine de les traduire à l'intention de ses correspondants.

Dès lors, se pose — s'impose — à nous une question qu'il nous est difficile d'éluider. Quelle place la traduction est-elle encore en mesure de revendiquer dans un univers culturel si parfaitement bilingue que les « vieux » Romains, à l'image de Caton, s'inquiètent de ce qui leur apparaît comme une menace pour l'identité romaine ? En bref, pourquoi et pour qui traduire si chacun connaît aussi bien, voire mieux que sa propre langue, la langue originale dans laquelle l'œuvre a été écrite ? Revenons à Terentius Junior, l'ami de Pline, l'homme « si excellent dans les

deux langues » : *Quam tersa omnia ! quam Latina ! quam Graeca ! Non tantum utraque lingua ualet, ut ea magis uideatur excellere, quam cum maxime loquitur. Quantum ille legit ! quantum tenet ! Athenis uiuere hominem, non in uilla putes.* (« Quelle élégance dans tous ses propos, quelle élégance dans son latin ! quelle élégance dans son grec ! Il maîtrise si bien les deux langues qu'il paraît davantage exceller dans celle qu'il parle sur le moment. Que de lectures ! que de savoir ! On croirait que notre homme vit à Athènes, non dans une maison de campagne. »)

En quoi cet homme aurait-il besoin de recourir à la traduction ? De toute évidence, pour lui, comme pour tant d'autres romains, du II^{ème} siècle avant J.-C. au III^{ème} siècle de notre ère, l'accès au savoir et à la culture grecque n'a pas à emprunter le chemin de la traduction.

Et pourtant, Quintilien et Pline insistent toujours : *optimum* dit l'un, *utile in primis* lui fait écho l'autre. Quelles sont donc l'excellence et l'utilité ainsi reconnues à la traduction par deux écrivains si pétris de culture et de littérature grecques ? L'un et l'autre nous apportent des éléments de réponse ; il paraît néanmoins plus convenable d'en appeler d'abord au témoignage de Cicéron, lequel, évoquant dans le *De Oratore* les exercices qu'il pratiqua dans sa jeunesse pour s'entraîner à l'éloquence, écrit : *Postea mihi placuit ut summorum oratorum Graecas orationes explicarem. Quibus lectis hoc adsequebar ut, cum ea quae legeram Graece, Latine redderem, non solum optimis uerbis uterer et tamen usitatis, sed etiam exprimerem quaedam uerba imitando, quae noua nostris essent, dum modo essent idonea*⁽¹⁾. (« Je décidai ensuite de traduire librement les discours écrits en langue grecque par les plus grands orateurs. Après lecture de ces discours, je parvenais au résultat suivant : dans ma traduction latine du texte grec, j'employais d'une part des expressions qui, pour être parfaitement justes, n'en étaient pas moins courantes, mais j'en produisais d'autre part aussi, par imitation, d'inhabituelles aux yeux de nos contemporains, sous réserve bien sûr qu'elles fussent appropriées. »)

En écho à ces propos, Quintilien précise : *Et manifesta est exercitationis huiusce ratio. Nam et rerum copia Graeci auctores abundant et plurimum artis in eloquentiam intulerunt et hos transferentibus uerbis uti optimis licet : omnibus enim utimur nostris. Figuras uero, quibus maxime ornatur oratio, multas ac uarias excogitandi etiam necessitas quaedam est, quia plerumque a Graecis Romana dissentiunt*⁽²⁾. (« Et la raison d'être de cet exercice est claire : les idées abondent chez les

(1) Cicéron : *De Oratore*, I, 155.

(2) Quintilien : *Institution Oratoire*, X, 5, 3.

auteurs grecs qui ont, par ailleurs, donné à leur éloquence une dimension artistique très élevée. Quand nous les traduisons, il nous est loisible d'employer les expressions les plus justes, puisque tous les termes dont nous nous servons sont les nôtres. Quant aux figures, ornements principaux du discours, nous nous trouvons dans la nécessité d'en inventer de nombreuses et de variées, car le mode d'expression chez les Romains est le plus souvent bien différent du mode d'expression chez les Grecs. »)

Enfin, à toutes ces considérations sur le bon usage de la traduction, Pline le Jeune ajoute : *Quo genere exercitationis proprietas splendorque uerborum, copia figurarum, uis explicandi, praeterea imitatione optimorum similia inueniendi facultas paratur. Simul quae legentem fefelissent transferentem fugere non possunt; intellegentia ex hoc et iudicium acquiritur*⁽¹⁾. (« C'est par ce genre d'exercice que l'on acquiert la propriété et l'éclat des expressions, l'abondance des figures, la vigueur du développement ; en outre, l'imitation des meilleurs auteurs permet des trouvailles semblables aux leurs. En même temps, des traits qui auraient échappé à un lecteur ne peuvent passer inaperçus d'un traducteur. C'est ainsi que l'on forme sa faculté de discernement et son goût. »)

La confrontation de ces trois passages met en relief des convergences éclairantes quant aux objectifs assignés par les écrivains romains à l'exercice de traduction.

Il est clair que, pour nos trois auteurs, la pratique de la traduction est indispensable à la formation de l'orateur, dans la mesure où elle favorise une connaissance plus approfondie, plus fine des grands modèles grecs. La traduction est d'abord, à ce plan, définie comme un appel à une lecture consciente, vigilante des textes. C'est bien dans cette perspective que Cicéron évoque les exercices auxquels il s'est astreint durant ses années d'apprentissage. Les recommandations de Quintilien sont intégrées à un plan très méthodique de formation de l'orateur. Quant à Pline, les conseils qu'il prodigue s'adressent à l'un de ses amis désireux d'occuper sa solitude à l'étude de l'éloquence.

La pratique de la traduction n'est pas ici dissociée de celle de l'imitation, si chère aux anciens. Seule l'imitation ainsi comprise permet à l'orateur latin de se hausser au niveau de l'orateur grec. C'est la traduction, ainsi identifiée à l'imitation, qui doit donner au disciple latin la faculté d'égaliser, sinon de dépasser le maître grec. La pratique de la tra-

(1) Pline le Jeune : *Lettres*, VII, 9.

duction s'inscrit donc de nouveau dans le prolongement des premières tentatives littéraires à Rome telles qu'elles furent pratiquées par les premiers poètes et dramaturges, constituant ainsi le ferment de toute la littérature latine.

Ainsi, en définitive, ce que l'écrivain de langue latine recherche dans la pratique de la traduction de textes grecs est moins la faculté de progresser dans la connaissance de la langue de l'autre que celle de progresser dans la connaissance des ressources offertes par sa propre langue, de l'enrichir, d'en accroître les potentialités, de parvenir à la faire « sonner » plus juste et plus belle. Il reconnaît, de fait, l'infériorité, la pauvreté du latin, face à l'éclat et à la vigueur du grec, mais ne s'en satisfait pas et ne renonce pas à lui faire relever le défi que lui lance « l'autre langue ». La traduction, par l'émulation qu'elle suscite, en est l'un des moyens. Ce que les traducteurs que sont Cicéron, Quintilien et Pline réclament du grec, c'est de les aider à faire du latin une vraie langue de culture, partant, de leur permettre de mettre un terme à son propre monopole.

La démarche peut, à bon droit, paraître singulière puisqu'elle prend pour objet moins une meilleure connaissance de la langue d'autrui que celle de sa propre langue, et qu'elle convoque, pour y parvenir, celle-là même qu'elle aspire à égaler, sinon à supplanter. Il est permis d'y voir un témoignage de plus d'un impérialisme romain qui ne souffrirait aucun rival, fût-il culturel. Elle constitue en tout cas un bel hommage au rayonnement dont ne cesse de jouir la langue grecque dans le monde romain. Peut-on ajouter qu'elle rejoint assez bien au finale les perspectives affichées par tout correcteur de versions latines conduit à rechercher dans cet exercice tout autant les traces des aptitudes de ses élèves à maîtriser la langue française que celles de leurs aptitudes à maîtriser la langue latine ? Nul doute, enfin, que nos trois auteurs, donnant ainsi à la traduction la dimension et les vertus que l'on sait, n'eussent fait leur la boutade citée en exergue, de Marguerite Yourcenar, elle-même éminente traductrice de textes grecs.

Loin donc de se résigner à ce que la traduction ne soit qu'un mode d'accès à une langue ou à une littérature étrangère, qu'au demeurant, ils possèdent parfaitement, les écrivains latins ont inversé les signes arithmétiques de l'opération de traduction : l'objectif visé par le traducteur n'est pas seulement de restituer la teneur d'un texte, restitution perçue le plus souvent négativement comme affectée d'une forme de déperdition par rapport au texte original (on peut se rappeler à ce propos la querelle sans fin opposant au cinéma les partisans de la version

originale et les défenseurs du doublage), mais bien davantage d'égaliser, voire de surpasser l'œuvre première. Loin d'être pis-aller ou exercice aride, la traduction devient alors œuvre d'art authentique, acquérant de ce fait noblesse et grandeur, œuvre littéraire à part entière. Il faut savoir gré aux écrivains de Rome de nous l'avoir fait percevoir si fortement. Ils ont en effet ainsi ouvert la voie à un abbé Delille s'essayant au XVIII^{ème} siècle à la traduction des *Géorgiques*, et, plus près de nous, à un Paul Valéry traduisant les *Bucoliques*, à un Pierre Klossowski traduisant l'*Énéide*, à un Philippe Jaccottet enfin se mesurant à l'*Odyssée* avec le talent que l'on sait.

Une ultime observation lexicale nous permettra de mieux mesurer encore la dimension que la langue latine semble accorder à la traduction. Nous avons croisé dans le cours des citations précédemment proposées et empruntées à Cicéron, Quintilien et Pline le Jeune, trois verbes différents qu'en français, à notre tour, nous traduisons (!) volontiers par « traduire » : *exprimere*, *transfere*, *uertere* (ou *conuertere*). Ils ne sont évidemment pas synonymes ; chacun d'entre eux, adjoint aux deux autres, fait de la traduction une activité à la fois riche et complexe.

Exprimere (faire sortir par un mouvement de pression) fait du traducteur un agent chargé d'extraire de la pulpe du texte l'essence qui s'y trouve enfermée, un distillateur, une sorte d'(al)chimiste des langues.

Transfere (porter, faire passer d'un lieu à un autre) fait du traducteur un passeur de frontières, une sorte de contrebandier des langues.

Vertere (tourner, retourner) fait du traducteur un tourneur ou un laboureur, une sorte d'artisan des langues.

Un alchimiste qui permet à son lecteur de passer les frontières linguistiques en tournant, en polissant laborieusement sa propre langue pour donner à celle-ci la faculté de rivaliser avec celle qu'il traduit, tel est le portrait — ambitieux — qu'en définitive le lexique latin dessine du traducteur. Il n'est pas dit que ce portrait soit, de nos jours, obsolète ni suranné.

Patrick Violle